

FIAC 2005: UNE ÉDITION TONIQUE

L'HUMEUR ACHETEUSE DES VISITEURS DOUBLÉE D'UNE PRESSE LOUANGEUSE A FAIT SOUFFLER UN VENT D'OPTIMISME SUR LA DERNIÈRE FIAC. EN PROGRÈS, LA FOIRE PARISIENNE PEUT ENCORE MIEUX FAIRE.



Longtemps, il a été de bon ton de dénigrer la Fiac.

La Foire internationale d'art contemporain de Paris n'était pas assez internationale, pas assez contemporaine, mal organisée. Ses visiteurs, pas mieux lotis, étaient taxés de chauvinisme, d'inculture et de manque de curiosité. Cette année, au contraire, tout était bien. Chaussée de lunettes roses comme sous l'effet d'une baguette magique, la presse unanime saluait le renouveau de la Fiac, son dynamisme retrouvé, son organisation impeccable, la qualité de ses exposants, la curiosité accrue de ses visiteurs et leur excellente disposition en matière d'achat, en particulier les Français. «Je suis très impressionné cette année par les collectionneurs français, reconnaît l'Anglais David Juda de retour après plusieurs années d'absence. Autrefois, on rencontrait ici des mondains qui venaient se montrer. Maintenant, ils s'intéressent, et surtout ils achètent.» Il n'est pas le seul exposant étranger à en faire l'agréable constat. La Fiac n'est pas parfaite pour autant.

Indéniablement, depuis qu'elle a franchi le cap de la trentaine, en 2003, la vieille dame a repris du poil de la bête. Loin de lui donner le coup de grâce attendu, l'avènement de Frieze – la foire londonienne lancée par le magazine du même nom – lui a fait l'effet d'un électrochoc réussi. L'arrivée successive de Jennifer Flay, ex-galeriste parisienne, à la tête de sa direction artistique, et de Martin Bethenod, commissaire général depuis l'automne 2004 [lire BAM 256], l'a sérieusement dépoussiérée. Entre l'ouverture l'an dernier d'un hall consacré à la très jeune création, le lancement de Future Quake, secteur dédié aux galeries de moins de trois ans, l'introduction du design et, cette année, l'arrivée d'un fort contingent de nouveaux exposants et le retour d'étrangers de renom – 53 sur 220 –, le tandem a fait du beau travail. Jamais le programme des VIP, rebaptisés «invités d'honneur» n'avait été aussi riche ni mieux conçu, à commencer par la matinée qui leur était réservée avant l'ouverture aux professionnels, très appréciée des intéressés et extrêmement fructueuse pour les galeristes. La synergie entre la Fiac, la Ville de Paris, ses musées, ses institutions et les entreprises privées n'avait jamais non plus été aussi large et efficace.

À l'image de la Tate Gallery qui fait son marché à Frieze (grâce à la générosité de fonds privés), le Fonds national d'art contemporain a fait le sien pour la première fois à la Porte de Versailles, achetant

34 œuvres, dont 20 % environ à des exposants étrangers. Le tout pour un montant non négligeable de 420 000 euros. Sachant que la collection du Fnac s'est enrichie depuis 1981 de plus de 20 000 œuvres, peut-être eût-il mieux fait de concentrer ses nouvelles acquisitions sur un plus petit nombre de pièces plus importantes. Il aurait pu aussi les répartir également entre galeries françaises et étrangères. Par sa transparence – chaque achat était signalé par un cartel dès le soir du vernissage – et par son effet d'entraînement, l'initiative n'en mérite pas moins d'être saluée, reconduite et imitée par d'autres. Notamment par les Frac qui ont fait preuve d'une très grande discrétion cette année. Le défilé de ministres et de personnalités de tous bords, jusqu'à celle de Dominique de Villepin qui, le jour de la fermeture de la Fiac, en plein conflit de la SNCM, a pris le temps de venir sur place annoncer toute une série de mesures destinées à dynamiser la scène artistique française, a dopé le moral des troupes, déjà nettement ragaillardies par le niveau des ventes, dans l'ensemble très supérieur à celui enregistré l'an passé. *Last but not least*, l'ouverture inespérée du Grand Palais splendidement restauré, ses fêtes et happenings, ouverts tous les soirs aux visiteurs de la Fiac après la fermeture de la Porte de Versailles, ont redonné à la foire ce caractère parisien et festif qu'elle avait perdu à la suite de la chute malencontreuse d'un boulon en 1982 dans ce haut lieu de l'art et de la culture.

«TROP FRANCOPHONE»

Si la Fiac a fait de réels progrès en deux ans, il lui reste cependant du chemin à parcourir pour relever le niveau de qualité de ses exposants et pour élargir sa clientèle que la majorité des galeristes, les étrangers surtout, continuent à trouver «trop francophone». Il ne suffit pas d'afficher plus de 50 % de galeries étrangères, comme c'était le cas cette année, pour avoir du poids sur la scène internationale. Encore faut-il que ces galeries aient du poids et en fassent la démonstration. La galerie Malingue, qui avait fait l'effort de planter à l'entrée du hall Oscar, un Calder géant d'une valeur se situant entre 6 et 8 millions de dollars, était la seule de son calibre dans son domaine, à savoir l'art moderne historique qui est pourtant un pilier essentiel de la Fiac. La majorité des nouvelles recrues étaient de jeunes et très jeunes galeries, à l'évidence pas toutes des graines de champion. Pas de quoi ramener à la Fiac les grands

clients, trop nombreux à l'ignorer. Cette année, les Américains étaient quasi absents. Les groupes de collectionneurs réunis par des musées américains que l'Autrichien de Paris Thaddaeus Ropac avait réussi à attirer l'an dernier ne sont pas revenus. «Ils ont préféré se rendre à la foire de Berlin ou à Frieze», constate-t-il. Mêmes les Européens, normalement fidèles de la Fiac, ne se bousculaient pas. «Je n'ai pas vu un client allemand, assure l'Allemand Karsten Greve. J'ai aussi rencontré moitié moins de Belges et beaucoup moins de Suisses que l'an dernier.»

DES MINISTRES AU POULAILLER

Ce jeunisme brandi par tous les organisateurs de foires comme un hochet pour drainer un large public – plus de 83 000 visiteurs en cette Fiac 2005 – n'a d'intérêt qu'à la condition qu'il s'accompagne d'une réelle inventivité et de prises de risques. Or dans ce hall 5 voué à la jeunesse, les stands vraiment remarquables, tels Jocelyn Wolff, Hervé Loevenbruck, Magda Danysz, Valérie Cueto ou Grégoire Maisonneuve, faisaient figures d'exception. Placé en première ligne à l'entrée du hall, ce dernier présentait une bruyante installation de Jan Kopp : une tour de bois et son poulailler surélevé, garni de splendides coqs hollandais à collerette blanche qui, complètement déboussolés, se sont égouillés pendant toute la foire. «Plus de 20 000 personnes ont escaladé la tour dont plusieurs ministres (Villepin compris), et cinq institutions se sont déclarées intéressées, dont deux étrangères», assurait le galeriste au lendemain de la fermeture. Beaucoup d'autres exposants, surtout parmi les étrangers, se sont contentés d'accumuler à touche-touche des paquets de petits dessins d'illustres inconnus, créant une véritable cacophonie gênant la lisibilité de l'ensemble du hall.

Chez les aînés du hall 4, les choix des artistes, des œuvres et de leur accrochage étaient tout aussi inégaux. Audacieux pour certains, comme les Vallois qui ont tout de suite vendu à un Français leur monstre bedonnant signé Gilles Barbier, *le Prince des Ventres* [voir couverture BAM 256] ; éblouissant chez Karsten Greve qui mariait avec virtuosité Louise Bourgeois, Dubuffet, Fontana, Kounellis et quelques autres ; historique chez Natalie Seroussi qui rendait hommage au Martial Raysse des années 1960 et à ses contemporains. Simple échantillonnage de leurs artistes chez beaucoup d'autres, français comme étrangers.

Heureusement, les affaires ont bien marché même si plusieurs bonnes galeries allemandes, italiennes et belges faisaient la grimace en fin de foire et se demandaient si elles reviendraient l'année prochaine. La majorité des autres, plus chanceuses, semblent avoir très bien travaillé. De la Lisson Gallery de Londres, qui affirme n'avoir jamais autant vendu, à Templon, qui clame fièrement avoir fait sa meilleure Fiac depuis 1989, en passant par Thaddaeus Ropac, qui a vendu tous ses Baselitz nouveaux (proposés à 248 000 euros) à des Européens, dont deux à des Français. «La force aujourd'hui de la Fiac, c'est qu'elle peut parfaitement fonctionner avec une clientèle française et européenne. En cela, elle apparaît plus solide que Frieze dont la réussite dépend en bonne part des Américains», estime Thaddaeus Ropac. Voilà qui devrait aider les organisateurs à convaincre davantage de grandes galeries étrangères à venir tenter leur chance à Paris et faire ainsi grimper d'un nouveau cran l'édition 2006.

ISABELLE DE WAVRIN